

Celluloid | Digital Humanities | Video Studies | Ed...



RECHERCHE & MEDIAS

ENTRE LA RAISON ET L'EXPÉRIENCE TECHNIQUE CHEZ ANDREW FEENBERG

24/06/2015 | MICHAEL BOURGATTE | LAISSER UN COMMENTAIRE

Vendredi 4 avril 2014, à l'Ecole Normale Supérieure, le théoricien et philosophe de la technique, [Andrew Feenberg](#), présentait son livre *Pour une théorie critique de la technique*^[1], traduction récente de *Between Reason and Experience. Essays in Technology and Modernity*, paru en 2010^[2]. La rencontre était organisée par l'équipe [Réseaux, Savoirs & Territoires](#) de l'ENS et le LASCO (LABoratoire Sens et Compréhension du monde CONtemporain), laboratoire mixte de recherche Université Paris Descartes/Institut Mines-Télécom.



Andrew Feenberg

Andrew Feenberg introduit sa réflexion en montrant combien son approche rompt, à la fois, avec les théories technophobes et technophiles. Il procède, d'abord, à une critique de l'idéologie dystopique, ou anti-utopique, selon laquelle la technique n'offre aucune échappatoire. Il montre ainsi son opposition au philosophe Martin Heidegger pour qui le système technique s'impose comme un système dominant et incontrôlable, au point où « seul un dieu peut encore nous sauver » [3]. Andrew Feenberg nous dit, ensuite, que notre société capitaliste est dominée par un modèle d'idéologie technocratique dans lequel la technologie va jusqu'à servir d'alibi pour justifier certaines actions (répondre à des problèmes écologiques, etc.). Hors, il faut être plus mesurer et sonder l'utilité de la technologie de l'intérieur.

Pour cela, il propose d'employer l'outillage des *Sciences & Technologies Studies* et de tirer parti du constructivisme social, ainsi que des théories de l'Ecole de Francfort. Concernant ces dernières, il invite cependant à s'y intéresser non pas pour leur dimension doctrinale (une rupture ou une révolution est inévitable), mais bien pour l'originalité de leur approche. Herbert Marcuse, un des représentants les plus emblématiques de cette école – sous la direction duquel Andrew Feenberg a conduit son doctorat – pensait qu'il y avait une échappatoire dans la technique, car celle-ci offre des ressources pour transformer la société (En France, le déploiement du minitel a été soutenu par les pouvoirs publics pour rationaliser la société. Mais très vite, des utilisateurs – les hackers – ont détourné son usage, notamment avec les messageries roses).

Andrew Feenberg nous montre ensuite qu'il y a des imaginaires qui sont associés à la technologie. Les individus cherchent à l'utiliser pour se dépasser, mais ils finissent, le plus souvent, par oublier de se connaître eux-mêmes et ne cherchent plus nécessairement à comprendre ce que fait la technologie à la société. Hors, toute action conduite avec la technologie a nécessairement un impact sur l'homme et son environnement. C'est ce qu'il appelle « le paradoxe de l'action », qu'il adosse à la troisième loi de Newton selon laquelle une action produit toujours une réaction égale et opposée. Si cette loi a des limites (Andrew Feenberg convoque l'exemple d'un chasseur qui tire sur un lapin. Il va le

tuer et lui ne sera pas touché en retour), elle ouvre cependant la voie à l'apparition de « feedbacks », réactions à une action qui ont des répercussions dans le temps long et dans des environnements qui sont vastes.

Aujourd'hui, nous sommes entourés par des objets que Michel Serres appelle des « objets-monde »^[4]. Ces objets sont en train de changer la planète et ils produisent des feedbacks sur notre environnement que nous n'arrivons pas à contrôler. On essaie alors de résoudre, par la technique, les problèmes posés par cette même technique (on contamine la planète avec le dioxyde de carbone ? Pas de problème : on met [des miroirs dans l'espace](#), etc). Si nous sommes arrivés dans cette impasse, c'est parce que notre connaissance des effets produit par la technique (en particulier sur le long terme) est incertaine. Cette conception de notre rapport à la technique trouve sa source dans le faillibilisme de Charles Sanders Peirce : ce n'est pas que nous ne connaissons pas les effets de l'utilisation de la technologie ; nous sommes juste dans l'incertitude.



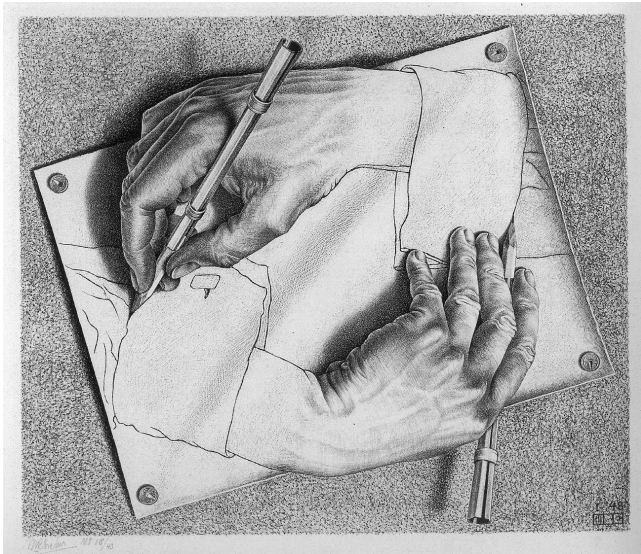
Que faire de et avec la technologie ? (c)

Michaël Bourgatte – Des ordinateurs
abandonnés dans les jardins de l'ENS

D'une part, les ingénieurs (qui se focalisent prioritairement sur l'utilité des objets) ne peuvent pas tout prévoir et, d'autre part, le système capitaliste nous empêche, pour des questions de rationalisation de la production, de prendre en compte les exceptions. Ainsi, soit on parfait l'objet technique à chaque fois que l'on observe une erreur (c'est ce qu'Andrew Feenberg appelle « un accident normal ». Il prend l'exemple des accidents de la circulation, et notamment celui des accidents d'avions), soit on ruse pour contourner le fonctionnement du monde social et sa rationalité apparente (Andrew Feenberg fait, ici, référence à la réappropriation et aux détournement de la technique).

Dans ce contexte, les négociations avec les citoyens prennent de plus en plus de place dans la conception des objets techniques. Et ces négociations sont permises par la technologie elle-même (en particulier Internet). Andrew Feenberg

convoque le cas de la voiture. Au départ, des villes comme Paris n'ont pas été configurées pour accueillir des voitures, ce qui fait qu'il y a de la pollution. Les citoyens prennent donc la parole sur ce sujet et, quelque part, prennent part à la conception des automobiles en montrant qu'il est nécessaire de régler cette problématique sanitaire (par la baisse des rejets de particules polluantes). Andrew Feenberg appelle ça « la co-construction des technologies et de la société » qui conduit à un « paradoxe démocratique » : les dirigeants peuvent de moins en moins se soustraire aux demandes citoyennes. Il y a circularité dans les modes de conception des objets, mais aussi dans la valeur qui leur est associée.



Drawing Hands (Les mains dessinantes) du lithographe Maurits Cornelis Escher. Le paradoxe d'une main qui dessine une main... Ou "la boucle étrange", citée par Andrew Feenberg

En conclusion, Andrew Feenberg nous rappelle l'absurdité de l'approche consistant à considérer l'homme comme un conquérant de la nature, alors qu'il en fait partie lui-même. Pourtant, cette approche met en lumière l'idée selon laquelle l'homme est dans une quête perpétuelle de maîtrise de la technique. Il ne faut donc pas tomber sans les travers de la technophobie ou de la technophilie, consistant à rejeter ou à embrasser la technique. Il faut adopter une posture critique – au sens de passer au crible la réalité en ouvrant un espace d'interprétation de la technique.

[1] Andrew Feenberg (2014). *Pour une théorie critique de la technique*. Paris : Editions Lux.

[2] Andrew Feenberg (2010). *Between Reason and Experience. Essays in Technology and Modernity*. MIT Press.

[3] Martin Heidegger (1980). « La question de la technique ». In *Essais et conférence*. Paris : Gallimard.

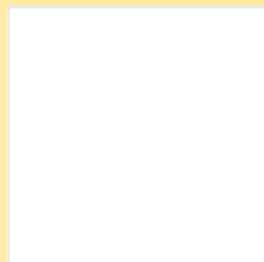
[4] Michel Serres (2010). *Biogée*. Paris : Editions Dialogues.



Tweet



Share



Michael Bourgatte

[More Posts](#)

Follow Me:



• ANDREW FEENBERG

• INCERTITUDE

• TECHNIQUE

• TECHNOLOGIE

• THÉORIE CRITIQUE